

«Il y a tellement d'injustices qu'il m'arrive, lorsque je frappe sur ma balle de tennis, d'imaginer que c'est le Secrétariat d'Etat aux migrations»



PROFIL

1947 Naissance le 29 août à Dörflingen (SH).

1967 Termine sa formation de laborantine chimiste.

1988 Entre au comité d'Agora.

1990 Entame sa formation de diacre, qu'elle termine en 1995.

2007 Prend officiellement sa retraite, mais continue son engagement en tant que bénévole.

Il est des anecdotes qui agissent comme des rêves prémonitoires. Ainsi du rapport aux frontières qu'entretient Véronique Egger, aumônière pendant plus de trente ans à l'Aumônerie genevoise œcuménique auprès des requérants d'asile et des réfugiés (Agora). «Quand j'étais petite, on devait traverser la frontière allemande pour rejoindre Schaffhouse», raconte cette retraitée dynamique, originaire du petit village de Dörflingen, à une dizaine de kilomètres du chef-lieu cantonal.

Ses parents tiennent alors la poste du village, et c'est non sans plaisir que la jeune fille aide à la distribution du courrier. Aller à la rencontre de l'autre, aussi différent soit-il, résonnera comme un leitmotiv dans la vie de Véronique Egger. Son diplôme de laborantine chimiste en poche, elle s'élance avec trois amis dans un road trip en jeep à travers le continent africain, où elle fait notamment la connaissance d'une peuplade pygmée. «Le fait de ne pas parler la même langue n'a jamais été un problème. Quand on a envie de communiquer, on en trouve toujours les moyens», assure-t-elle. Suivra encore un périple d'une année en Amérique latine.

Diacre de l'Eglise protestante

Un brin rebelle, Véronique Egger n'a jamais eu peur de descendre dans la rue pour les causes qu'elle croit justes. Ainsi, dès l'âge adulte, elle prend part aux préoccupations mondiales, lors d'un *sitting* nocturne en protestation contre la construction d'une centrale nucléaire ou à l'occasion d'une manifestation devant le consulat d'Argentine avec les «foulards blancs», du nom de ces mères à la recherche de leurs enfants disparus durant la dictature.

C'est donc tout naturellement que cette Genevoise d'adoption et chrétienne convaincue accepte d'entrer au conseil de l'Agora lors de sa création en 1988. Elle y travaille d'abord comme bénévole, avant de se décider à se former comme diacre de l'Eglise protestante de Genève (EPG), les yeux fixés sur ce ministère particulier. «Je crois être la seule ministre à n'avoir jamais fait de stage en paroisse!» confie-t-elle, amusée. Et d'évoquer un de ses travaux de diplôme portant sur «l'éthique du passeur»: «Il y a bien entendu des passeurs escrocs, mais il existe aussi des passeurs humanitaires.»

Elle-même a d'ailleurs frôlé l'interdit, en mettant en lien des demandeurs d'asile déboutés avec une connaissance disposée à les aider à franchir la frontière autrichienne. «Ils ont mis des skis sur le toit de la voiture et se sont habillés en conséquence»,

La foi rebelle

VÉRONIQUE EGGER

A 76 ans, l'ancienne aumônière poursuit son engagement auprès des réfugiés et requérants d'asile à l'aéroport de Genève et dans les centres de détention administrative

ANNE-SYLVIE SPRENGER (PROTESTINFO)

raconte-t-elle sans fierté, mais heureuse du dénouement: ces réfugiés y ont obtenu l'asile. «De temps en temps, il faut savoir sortir du cadre», confesse-t-elle, comme un credo.

De fait, sa fonction d'aumônière auprès des exilés ne pouvait s'inscrire dans un horaire et des missions strictement délimitées. Et encore moins s'arrêter à l'âge de la retraite. «Les besoins sont si grands», s'exclame-t-elle. «Et certaines situations si dramatiques que je n'y croirais pas si je ne les voyais de mes propres yeux.»

A 76 ans, Véronique Egger poursuit donc bénévolement ses visites dans la zone de transit de Cointrin où sont retenus les requérants d'asile «jusqu'à 60 jours». Elle est aussi présente dans les établissements genevois de détention administrative de Frambois et Favra, où d'autres sont enfermés en vue de leur expulsion.

Récemment, elle a accompagné une toute jeune fille, en fuite au lendemain de son mariage forcé avec un vieillard. «Sa mère l'a aidée à s'échapper, malgré tous les risques que cela comportait. Mais quand elle a montré une photo de son mariage aux fonctionnaires, ils lui ont demandé quelle preuve elle avait que ce n'était pas son grand-père», s'étrangle-t-elle. Débutée, l'adolescente a été renvoyée à Casablanca. «Sa mère, avec qui je suis en contact, n'a plus jamais eu de nouvelles de sa fille.»

La mémoire des noms

Des tragédies humaines, Véronique Egger en a des centaines en stock, à raconter à qui veut bien savoir. Elle nous parle alors de ces «deux personnes déboutées qui craignaient pour leur vie dans leur pays d'origine et ont brisé la vitre des sanitaires pour s'enfuir». Et d'ajouter: «L'une d'elles devait suivre un traitement médical strict. Ses médicaments ont été retrouvés coincés dans les fils barbelés...»

Ce qui frappe dans ses récits, c'est le souvenir toujours exact des noms des personnes croisées au cours de sa route. L'aumônière avoue avoir parfois de la peine à trouver le sommeil tant elle se laisse toucher intimement par ces rencontres. «Il y a tellement d'injustices qu'il m'arrive, lorsque je frappe sur ma balle de tennis, d'imaginer que c'est le Secrétariat d'Etat aux migrations!»

Véronique Egger n'a d'ailleurs pas sa langue dans sa poche lorsqu'il s'agit de pointer les dysfonctionnements d'un système d'asile aujourd'hui déshumanisé. «Bien sûr, il ne faut pas être naïf, il y a parfois des abus. Mais je reste persuadée que si la même personne auditionnait les requérants et prenait la décision, il y aurait beaucoup plus de demandes acceptées.» ■

VERNIER (GE), 17 JANVIER 2024/EDDY NOTTAZ/LE TEMPS

Un jour, une idée



Japan Impact, plaisirs nippons

JULIE COLLET
X @JuliCollet

Konnichiwa (bonjour en japonais) Monkey D. Luffy, Naruto ou encore Son Goku... Tandis que les premiers pétales de cerisier fleurissent timidement en plaine, les couloirs de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL) troquent leurs étudiants contre une foule de passionnés de culture japonaise. Le temps d'un week-end, Japan Impact réunit petits et grands autour des coutumes et traditions du pays du Soleil levant.

Élément phare de toutes conventions du genre, les différents concours de cosplay assurent le dépaysement. Sur scène, les concurrents déguisés en personnages de manga, de jeu vidéo ou d'anime effectuent – chacun à leur tour – un petit numéro

de deux minutes en adéquation avec le caractère du héros qu'ils incarnent. Avis à celles et ceux qui aimeraient assister aux shows, les places en salle sont très prisées.

Diverses conférences et ateliers sont organisés pour le public. Il est ainsi possible d'apprendre à différencier les grades des kimonos ou d'enfin comprendre le folklore et les croyances présents dans *Le Voyage de Chihiro*, d'Hayao Miyazaki. Popularisé par les réseaux sociaux, le thé matcha n'aura plus de secret pour vous après l'atelier animé par Emiko Okamoto, ambassadrice du thé japonais pour la Suisse.

Qui dit culture dit aussi culture culinaire. Sur place, tout est prévu pour se restaurer. Il est possible de se régaler d'un traditionnel curry japonais ou de gyozas (raviolis). Les pâtisseries ne sont pas

en reste avec le célèbre mochi, une préparation à base de riz gluant souvent déclinée en version glacée ou encore le *dorayaki*, deux pancakes fourrés à la pâte de haricots rouges, cuits à la minute.

Une fois le ventre plein, une balade entre la multitude de stands est de mise. Nombre de jeunes créateurs et créatrices déclinent leurs univers en stickers, badges, cartes postales ou affiches. Un voyage dans l'imaginaire à poursuivre sur grand écran avec la projection, par exemple, de *Suzume*, film d'animation réalisé par le talentueux Makoto Shinkai. De leur côté, les plus fêtards ne manqueront pas les concerts du samedi soir. Ambiance hard rock garantie par le groupe Iron Attack! ■

Japan Impact, samedi 17 février (10h-20h) et dimanche 18 février (10h-18h), EPFL, Lausanne.